

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,
GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 20
France 28

Adresser tout ce qui concerne
la rédaction

M. VICTOR HALLAUX, secrétaire de la
rédaction.

DIRECTEUR DE LA PARTIE ARTISTIQUE :

M. FÉLICIEN ROPS.

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement
responsables de leurs articles.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,
GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 26
Angleterre 33

Adresser tout ce qui concerne
l'administration
à M. E. DE VILLEBELLE, directeur-gérant.

UYLENSPIEGEL

PUBLIE 104 DESSINS PAR AN DE MM. ROPS,
DE GROUX, GERLIER, ETC.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE
DE LOUIS NICOU-D-BELLINGER,
Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES : — TRAITÉ A FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur
vouloir et franc arbitre... En leur regle n'estoit que cette clause:

FAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libères, bien mayz, bien instruits, conversant en compai-
gnies honnestes, ont par nature ung instinct et aguillon qui tousiours les
ponse à faisies vertueus et éloigne de vice. lequel ils nommoient honneur.

HARLEYS, Gargantua, livre I, chap. LVII.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême. Namand je suis, du
beau pays de Flandre, gai compagnon, bon courour d'aventures, rimeur,
peintre, sculpteur, manant et noble homme, le tout ensemble. Et par
le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes, et me
gaussant de sottise à pleine gueule.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — *Uylenspiegel* et la presse bruxelloise. — L'Album
de M. Madou. — Les travaux académiques. — Bulletin artis-
tique et littéraire. — Courrier du printemps. — Chronique
musicale. — Histoires des steppes. — Zigzags.

DESSIN. — *Les Métiers désagréables*, par M. De Groux.

AVIS.

Un accident survenu à notre seconde pierre lithogra-
phique ne nous permet de publier aujourd'hui qu'un
seul dessin. — Nous dédommagerons nos abonnés en
leur offrant, dimanche prochain, une fort belle litho-
graphie qui sera tirée sur papier de Chine. V. H.

UYLENSPIEGEL

ET LA PRESSE BRUXELLOISE.

RÉPONSE AU JOURNAL *le Télégraphe*.

Nos abonnés, et les personnes qui ont assisté avec
quelque intérêt à la naissance d'*Uylenspiegel*, et suivi
d'un œil bienveillant ses premiers pas dans la carrière
épineuse du journalisme, n'ont peut-être pas totalement
oublié le but que nous nous sommes proposé en com-
mençant, et la profession de foi que nous avons faite
tout d'abord.

« *Uylenspiegel*, — disions-nous il y a quinze mois,
en lançant notre premier numéro, — ne sera jamais
l'organe d'un parti, ni d'un homme; il ne s'occupera

ni de questions religieuses, ni de questions politiques;
les questions sociales, si dignes d'être étudiées ail-
leurs, ne seront pas même effleurées dans ses colonnes.
— Les *personnalités blessantes* et les *allusions gros-
sières* n'y trouveront pas d'accueil.

» Si comme citoyen notre patron a un drapeau, comme
journaliste il n'en a pas; il hait les *coteries*, et choi-
sira ses ministres partout.
» Tous ceux qui, comme nous, se sentent au cœur un
goût vif pour les lettres, un grand amour pour l'art,
peuvent coopérer à notre œuvre; nous ne fermons pas
la porte après nous. Ceci est une arène ouverte à
toutes les plumes *courtoises*, qui, ne cachant dans
leurs barbes ni pédantisme, ni ennui, voudront bien
tenir compte de notre profession de foi. »

Et plus loin :

« Nous avons la plus profonde horreur pour le parti
pris et l'éreintement prémédité; mais nous croyons que
transformer les colonnes d'un journal en cassolettes
hebdomadaires, c'est rendre à l'art en général et aux
artistes en particulier le plus mauvais service :
aussi, nos appréciations seront franches et nettes;
nous dirons la vérité sans l'entortiller de précautions
oratoires, sans céder à des considérations de réputa-
tions faites et de positions acquises; et si dès aujour-
d'hui nous nous montrons sévères, c'est que nous
avons foi en l'avenir de nos artistes... Personne plus
que nous n'est persuadé de la vérité de ce vers du
bonhomme :

« Rien n'est si dangereux qu'un maladroit ami. »

Nos lecteurs savent avec quelle scrupuleuse fidélité
nous avons suivi jusqu'aujourd'hui la ligne de conduite
que nous nous sommes tracée dès le début. La presse

bruxelloise tout entière, et tous les grands journaux de
la province, n'ont eu que des témoignages d'affectueuse
sympathie et d'encouragement pour notre jeune publi-
cation. Plusieurs journaux de Paris ont parlé de nous
avec des éloges trop flatteurs peut-être; seul, dans ce
concert de paroles amies, un journal bruxellois fait re-
tentir sa voix discordante et désagréable.

Le Télégraphe, dans le feuilleton de son numéro du
2 mai dernier, se livre envers nous à des attaques que
rien ne justifie, et qui seraient le comble de la méchan-
ceté bête et de la malveillance brutale, si elles ne sont
pas l'expression de quelque rancune personnelle, ou de
quelque amour-propre blessé au vif. Voici ce factum :

« Je dois exprimer ici le regret de ce que deux jeunes
artistes pleins d'avenir, de talent et d'originalité,
soient sur la plus mauvaise pente du monde, celle qui
mène à la déconsidération. MM. de Groux et Rops,
dans un journal satirique intitulé : *Uylenspiegel*, pu-
blient une suite de lithographies dessinées avec une
certaine habileté, mais d'une moralité très-équivoque.
Les grandes vertus sociales sont, de la part de ces
messieurs, l'objet d'un profond mépris, et il faut voir
avec quelle impudeur sont traités des sentiments que
nous avons l'habitude de vénérer. De temps en temps
ces dessins sont faits de main de maître, et l'on doit
regretter que l'art se mette ainsi au service d'une dé-
moralisation qui, il faut l'espérer, ne dépasse pas le
seuil de la porte de ce journal.

» La rédaction de l'*Uylenspiegel* n'est guère plus heu-
reuse ni plus morale. Les auteurs de ses articles
n'osent se nommer et calomnient tout ce que la Bel-
gique honnête et intelligente honore et respecte. Il est
vivement à regretter que MM. Rops et de Groux aient
attaché leurs noms à cette publication de bas étage et

que leur talent se soit fourvoyé au point de descendre au niveau de la prose de cette feuille.

Nous avons répondu au *Télégraphe* la lettre suivante :

Monsieur l'éditeur,

Le feuilleton du *Télégraphe* du 2 de ce mois consacre au journal *Uylenspiegel*, et à toute sa rédaction, qui m'a fait l'honneur de me choisir pour son représentant, quelques lignes d'une malveillance trop peu méritée pour n'être pas l'expression d'une rancune personnelle.

La loi donne à tout accusé le droit de se défendre; permettez-moi donc, monsieur, d'user au nom de MM. Rops et de Groux, et de tous mes collaborateurs, de la faculté réservée par l'article 15 de la loi du 20 juillet 1851 sur la Presse.

Votre chroniqueur, monsieur, appelle *Uylenspiegel* un « journal satirique. » S'il avait pris la peine de jeter parfois les yeux sur notre « publication de bas-étage, » il aurait pu se convaincre qu'*Uylenspiegel* est avant tout un journal d'art et de critique musicale et littéraire, dans lequel la partie satirique n'est que l'accessoire.

Parmi les quelques phrases aimables que votre feuilletonniste nous dédie avec la courtoisie la plus chevaleresque, nous avons remarqué celles-ci :

« Les grandes vertus sociales sont, de la part de ces messieurs, l'objet d'un profond mépris, et il faut voir avec quelle impudeur sont traités des sentiments que nous avons l'habitude de vénérer. » ... « La rédaction de l'*Uylenspiegel* n'est guère plus heureuse ni plus morale. Les auteurs de ses articles n'osent se nommer, » et calomnie tout ce que la Belgique intelligente honore et respecte. »

Comme de pareilles accusations, si elles étaient vraies, attireraient la déconsidération publique sur nous et sur notre journal, je vous somme, monsieur, sous peine de mériter vous-même le brevet de calomniateur que nous délivre votre chroniqueur avec une générosité toute fraternelle, je vous somme de préciser quelles sont les grandes vertus sociales que nous avons profondément méprisées; — quels sont les sentiments vénérables, que nous avons traités avec impudeur; — et surtout, quelles sont les personnes honorables ou non que nous avons calomniées.

Je mets votre chroniqueur au défi d'apporter une preuve à l'appui de ses déloyales accusations.

Quant au vague reproche d'immoralité, il nous est trop aisé d'y répondre, et si votre chroniqueur veut avoir une mesure exacte de la morale que nous professons, qu'il daigne parcourir notre numéro du 1^{er} février 1857. Il y trouvera un article intitulé *Les Casinos, étude de mœurs*, qui lui fera peut-être regretter d'avoir si légèrement parlé de notre démoralisation.

Faut-il vous rappeler également que certains rédacteurs du *Télégraphe* même ne dédaignent pas d'insérer dans notre « publication de bas-étage, » des articles parfaitement signés, honneur qu'ils n'ont jamais fait au *Télégraphe*!

Avant de finir, permettez-moi de signaler à vos lecteurs l'étrange logique de votre vertueux chroniqueur, qui trouve bon de garder l'incognito le plus impénétrable, tout en nous reprochant de ne point oser nous nommer. D'ailleurs, rien n'est moins exact que ce reproche, les pseudonymes de la plupart d'entre nous sont d'une transparence tellement diaphane, que personne dans le monde littéraire et artistique de Bruxelles n'ignore les noms qu'ils couvrent, et MM. Rops et Degroux, ainsi que moi, nous signons en toutes lettres, de notre propre nom.

Vous vous étonnez peut-être, monsieur, de recevoir cette lettre par le ministère d'un huissier. Votre feuilleton du 2 mai n'était pas de nature à nous faire supposer que vous soyez animé envers nous de sentiments assez bienveillants pour publier notre réponse sur une simple prière.

Veillez agréer, monsieur l'éditeur, l'assurance de notre considération distinguée.

VICTOR HALLAUX,

Secrétaire de la rédaction d'*Uylenspiegel*.

Bruxelles, le 8 mai 1857.

Nous ne voulons pas chercher à soulever le voile épais dont se couvre le chroniqueur du *Télégraphe*; peut-être, en cherchant bien, y découvririons-nous l'épiderme encore saignant de quelque littérateur meurtri par notre critique. Mais nous lui épargnerons cette confusion; il est peu digne de nous de mettre à nu le mobile de ces haines sourdes dont la bile s'épanche en injures anonymes. Nos critiques ne se sont adressées qu'à l'écrivain, au peintre ou au compositeur; nous n'avons

jamais censuré l'homme; nous ne commencerons pas aujourd'hui. Seulement, nous saisissons avec empressement cette occasion de dire une chose qu'il est bon que tout le monde sache; c'est que la publication de notre journal n'est point une affaire; c'est que nous sommes journalistes non par métier, mais par goût, par amour pour la littérature et les arts, ce qui nous permet d'exprimer notre opinion avec une liberté et une franchise interdites à ceux qui accueillent les réclames payées et les éloges à tant la ligne.

Le *Télégraphe* pourrait-il en dire autant ?

VICTOR HALLAUX.

L'ALBUM DE M. MADOU.

L'œuvre, c'est l'homme. Le caractère se reflète dans le roman, le tableau, la statue; le choix du sujet peint les aspirations, souvent inconnues à l'homme lui-même, de son esprit et de son cœur. Si Homère n'avait été aveugle, il fût devenu sans doute un guerrier illustre; ne pouvant se battre, il chemina, il fit son *Iliade*. Le Tasse, ce grand et poétique enfant, a eu le cerveau troublé par ses propres rêves; sa vie s'est liée aux créations de son génie jusqu'à mettre le désordre dans ses facultés. Il adorait le merveilleux, — qu'il trouva dans la folie. Étudiez les œuvres et les hommes de nos jours, vous verrez que la création et la vie sont intimement unies chez tous. Les drames de M. Victor Hugo sont comme empreints d'orgueil; ses personnages posent pour le public. Le grand poète français aime plus que personne au monde à prononcer le *moi* qui remplit son âme. M. A. Dumas gasconne dans ses livres comme il le fait dans sa vie privée et publique; il gasconne avec lui-même : il gasconnerait avec Dieu. Balzac avait une idée fixe : être riche à millions ! Ses romans, ses magnifiques épopées domestiques sont semés de chiffres fabuleux; il répandait ses vœux insatiables dans toutes ses œuvres. Ne pouvant être riche, il enrichissait ses héros. J'ai dit ailleurs combien l'œuvre de M. Wiertz a d'affinité avec son caractère; en lui et hors de lui, désordre, génie, contradiction.

Le lecteur, sans beaucoup chercher, trouvera un nombre considérable d'autres exemples, chez nous comme chez nos voisins. Il suffit d'embrasser d'un regard le caractère des penseurs et leurs travaux pour s'apercevoir que ceux-ci sont l'âme de ceux-là, toujours, malgré les apparences, contraires quelquefois.

Le bonhomme la Fontaine et le bonhomme Molière, les deux puissants satiriques du XVII^e siècle, n'avaient que l'enveloppe bourgeoise. Leur esprit était armé de fouets et de rires auxquels personne ne pouvait se soustraire. Ils ont caché leurs sensations : c'était peut-être aussi deux diplomates profonds dont leur roi eût fait de glorieux ambassadeurs.

M. Madou est de la famille des deux poètes que je viens de nommer. C'est un observateur satirique, — doux et inoffensif à l'aspect, — mais dont le regard ne perd ni un geste ni une parole, et qui sait aussi bien caractériser un ridicule avec un mot qu'avec son pinceau. Mon assurance paraîtra singulièrement osée à ceux qui sauront que je connais à peine le grand artiste dont je m'occupe aujourd'hui. Mais M. Madou a un caractère *partout*. Sa façon de dire les choses, sa grande simplicité, son regard calme, scrutateur, plein de franchise, — rapprochés de ses œuvres, me le font mieux connaître que plusieurs années d'intimité. Je l'ai dit déjà, M. Madou est un des rares artistes qui ne remplissent le monde du bruit de leur nom que parce qu'ils ont du talent, — un talent reconnu et incontesté par tous. Il ne se mêle point aux intrigues, il ne pose pas, il n'a ni piédestal ni courtisans. Il vit retiré, tout entier à son art et à sa famille.

C'est de là que vient le caractère singulièrement placide de ses œuvres, même lorsqu'il traite des sujets dramatiques. Jamais un tableau de M. Madou ne frappe par un aspect violent, par des couleurs âpres, des tons rudes. Il plait, il attire, il charme avec des moyens d'une simplicité rare. Quand on analyse une de ses toiles, on n'y trouve ni la correction, ni la hardiesse, ni la grâce du dessin; on n'y voit point un coloriste; les mots du vocabulaire des peintres ne s'appliquent point à sa manière. Il y a quelque chose d'immatériel dans son travail, qui déroute, que l'on ne sait critiquer, — qui laisse aussi étonné qu'attendri. C'est le peintre de l'esprit et du cœur, — avec quoi ? on n'en sait rien. Ce que je puis affirmer, c'est que son talent est sympathique au

suprême degré, et que, bien qu'il ne peigne pas notre époque, il est pourtant un artiste sincèrement contemporain.

Il peint du reste de préférence des scènes de la fin du XVIII^e siècle, — souvenirs de sa jeunesse, de son enfance. Je ne pourrais donc, lors même que je le voudrais, l'accuser de marcher dans le sentier des autres. Son génie est bien original.

L'album dont je veux vous parler aujourd'hui est composé des dessins primitifs qui ont servi à l'ébauche de ses tableaux. En feuilletant cet album, on voit donc passer devant soi toute l'œuvre de M. Madou. C'est ainsi que j'ai retrouvé l'image de tant de tableaux dont le souvenir était resté vivant dans ma mémoire.

Ces dessins sont très-faits, aussi consciencieusement que s'ils étaient destinés à la publicité. L'artiste, que l'on dirait peu sûr de lui, marche lentement à la reproduction des scènes dont l'aspect l'a frappé. Il réalise son rêve à la manière de Balzac, avec des traits d'abord informes qui n'ont un corps que pour lui, — puis en tâtonnant, retravaillant, corrigeant sans cesse, et finalement en demandant à la nature de perfectionner sa pensée encore incertaine.

J'insiste surtout sur ceci : — que chez M. Madou la simplicité des moyens égale la finesse de l'observation et l'art profond, quoique peu apparent, avec lequel il rend les scènes de la vie intime.

Chez lui, pas de ficelles. Il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler d'empatement, de glacis, de rempatement, de grattage, etc., pour les tableaux, — du grain, de la crânerie, de l'esprit du crayon pour les lithographies. M. Madou est à mille lieues de songer à ces moyens connus et pronés. Il peint et il dessine, voilà tout. On ne sait comment c'est fait; tout y est naïf et sincère, — rien n'y sent le besoin de la touche originale, de l'aspect étrange, de l'imprévu, — qualité rare, bien rare aujourd'hui. Tout, au contraire, nous montre l'observateur délicat à qui rien n'échappe, le cœur auquel aucun sentiment n'est inconnu, le regard qui embrasse à la fois l'ensemble et le détail d'une scène.

Accusez-moi d'enthousiasme, je le veux bien. Je dis ce que j'ai ressenti et j'ai la conscience tranquille. Souvenez-vous seulement que la sympathie ne se raisonne point.

Je m'égare à plaisir dans ces appréciations générales, autant et plus pour moi que pour le lecteur. On me pardonnera cet égoïsme : les beaux *objets* ne sont communs nulle part et ne l'ont été à aucune époque.

Je veux cependant vous parler de quelques-uns des dessins que M. Madou a exposés la semaine passée au Cercle artistique.

Dans les *Nouvelles de la ville*, l'artiste nous montre un jeune citadin mettant une famille de paysans au courant des événements politiques, et sans doute des cancanes qui entretiennent de si douces relations entre les hommes. Les villageois écoutent des oreilles, des yeux et de la bouche. Ils ne cachent pas leurs sensations. Le jeune homme prend plaisir à étonner ses naïfs auditeurs. C'est une jolie scène de comédie rustique.

Le *Bon Curé* rencontre dans sa promenade un couple d'amoureux qui viennent à lui, marchant tranquillement, au grand jour, sans cacher leur amour honnête. Le prêtre, — un descendant du bon curé de Meudon sans doute, — caresse le menton de l'amoureuse, approuvant par ce geste l'affection des jeunes gens. Les types sont charmants. Le curé, jovial sans vulgarité, inspire le respect et l'affection. C'est probablement une exception, mais elle est douce à connaître.

Nous voici dans un intérieur rustique. Un jeune peintre y fait le portrait d'un gros individu posé prétentieusement, presque dédaigneusement; c'est sans doute un marguillier ou quelque bourgeois nouvellement entré en fonction. On se moque de lui, — à la sourdine — et aussi à la ronde. C'est un dessin ravissant.

Une *Scène de jalousie* est une composition d'une vérité émouvante, malgré le calme des poses des personnages représentés. C'est encore dans un intérieur rustique que la scène se passe. Au milieu, une jeune femme occupée à quelque ouvrage de couture. A droite, le mari, assis, le front sombre, et semblant couvrir quelque mauvaise pensée. A gauche, un jeune homme, — un citadin sans doute, — cause du trouble du mari, qui s'empare d'une chaise et l'avance vers la jeune femme. Voilà tout. Mais c'est rendu d'une façon irréprochable comme sentiment. Le fond de la composition, réel et très-pittoresque, est arrangé de manière à enrichir le dessin, — sans écraser les personnages, malgré la masse de détails qu'il contient.

Le *Mauvais Ménage au corps de garde*. Un vieux petit mauvais drôle, — quelque savetier ivrogne, est

LES TRAVAUX ACADÉMIQUES

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.
BOULEAU.
Ils sont là quarante, qui ont de l'esprit comme
quatre.
M. X.
Ciel, terre
Et port!
Mystère
De mort!
Un Académicien.

Le corps savant qu'illustre M. A. Siret, le défenseur du Grand Art, et dans lequel M. Gustave Oppelt serait digne d'entrer, vient de publier un nouveau bulletin, dont nous avons pris connaissance avec une joie — illimitée!

Ce bulletin, concurrence sérieuse au journal pour rire, est destiné à donner aux profanes une idée de l'utilité incontestable de ce corps magistral et des travaux qu'il entreprend en vue du perfectionnement des arts et des sciences dans notre belle patrie. — Il peut servir aussi à éclairer M. le ministre de l'intérieur sur la valeur des œuvres artistiques exécutées aux frais du gouvernement. — comme nous l'allons voir.

A l'occasion des fêtes de juillet, M. Lagye fut chargé de l'exécution d'une série de dessins à la plume, destinés à conserver le souvenir des solennités nationales. — M. le ministre de l'intérieur pose à l'Académie quatre questions au sujet du travail de M. Lagye. — Voici la quatrième, — c'est le bulletin qui parle :

« En un mot, faut-il arrêter ou poursuivre la publication ? »

Citons la réponse faite à cette question précise :
« Les réponses faites par l'Académie aux questions précédentes impliquent nécessairement son avis affirmatif quant à la quatrième. »

C'est-à-dire qu'on demande à l'Académie : *Faut-il continuer ou poursuivre?* et qu'elle répond oui! — comme un seul homme...

Cette belle réponse, qui rappelle la simplicité et les vertus de nos pères est suivie dans le bulletin de la classe des beaux-arts d'une liste de billets de caramels sous prétexte de devises pour le concours de cantates.

Quelques échantillons donneront une idée de ce genre d'essais littéraires, et de l'influence heureuse que doit avoir la lecture du bulletin sur le perfectionnement des arts et des sciences, etc.

LA MORT DE SAMSON.

Devisse. — Il est des hommes qui se découragent de poursuivre aucun projet.

CHANNING.

Si M. Channing lit ces lignes, je serai charmé qu'il apprenne qu'Uylenspiegel trouve sa pensée profonde et son style magistral. L'exemple de Samson qui, las de poursuivre aucun projet, résolut d'écraser un nombre raisonnable de Philistins, est excellent, citer aux gens qui n'ont rien à faire.

La sagesse des nations et les exemples d'écriture l'ont dit avant nous : L'oisiveté est la mère de tous les vices.

SACRIFICE D'ABRAHAM.

Devisse. — L'obéissance récompensée!

Ah! monsieur l'auteur, vous n'êtes pas le premier qui ayez dit cela: — si ce n'est pas un plagiat, c'est au moins une réminiscence. — exprimez-nous polie pour dire la même chose. — Au reste, je ne doute pas que la mère ne permette la lecture de votre devise à toute sa famille; la morale publique, les lois de l'État et les dogmes de notre sainte religion y sont respectés avec un plus touchante sollicitude.

PIERRE L'HERMITE.

Devisse. — Les pèlerins revenant de Jérusalem disaient partout les malheurs de leurs frères d'Orient. — A ces récits, un humble moine s'écria: — C'est Pierre l'Hermite!

Comme le récit de cette émotion de Pierre l'Ermitte est touchant; — l'humilité du héros n'ôte rien au mérite de sa belle action. — Et avec quel machiavélisme le nom propre est jeté à la fin, pour laisser l'intérêt suspendu, et emporter l'auditeur par un grand effet!

UNE NUIT D'ÉTÉ.

Devisse. — La nuit porte le poëse est pleine d'harmonie

Je en is reconnaitre dans cette devise la manière de

M. Marchal confiseur; il s'en exhale un vague parfum de tarte à la crème.

Uylenspiegel espère que l'opinion du poëte sur le jour fera l'objet d'un nouveau travail.

Il attendra avec impatience la publication du prochain bulletin.

Une autre pièce intitulée : CANTATE A L'OCCASION DU MARIAGE DE S. A. R. LA PRINCESSE CHARLOTTE porte pour devise le distique *Donec eris felix*, etc. : on reconnaît dans l'auteur l'étoffe d'un petit Bossuet. — C'est un moyen adroit de faire entendre à la princesse que si par hasard la chance lui devenait adverse, elle pourra chercher ailleurs; — le faiseur de cantates n'aura plus la moindre retournelle au service de son infortune. Espérons pour cette pauvre princesse que des jours tissés d'or et de soie lui conserveront l'appui du musicien. — C'est le vœu le plus cher de son serviteur

KARL STUB.

BULLETIN ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

BELGIQUE.

BREXELLES. — Je ne sais si nos artistes ont envoyé des œuvres importantes à l'exposition de Paris. Jusqu'aujourd'hui on ne m'a cité que M. Van Moer qui y expose des souvenirs de Venise, dont on dit un grand bien, et que je regrette beaucoup de n'avoir pas vus. — et des paysages de M. de Nyf.

Victor Van Hove, qui venait de finir un buste de la fille aînée de M. Gallait, a envoyé ce buste à Paris. J'ai eu le plaisir de le voir dans l'atelier de notre jeune statuaire et je l'ai beaucoup admiré. Je ne sais quel effet il fera à l'exposition française, ou il sera peut-être perdu au milieu de beaucoup d'œuvres plus importantes par le sujet et la dimension. Ce dont je suis certain, c'est que les artistes qui le découvriront ne le quitteront point sans l'avoir analysé. M^{lle} Gallait ressemble à sa mère : elle a un type d'une distinction rare et une beauté dont les lignes non idéales, ne rappellent ni les créations de Phidias, ni les pastels grecs de l'auteur de Sapho. C'était enfin un modèle comme les aime Van Hove, le statuaire réaliste, qui cherche plutôt l'âme que la matière, le caractère que la ligne, ce qui paraît paradoxal à ceux qui ne voient dans une statue qu'une machine architecturale.

Van Hove a parfaitement compris la finesse de détails, la pureté et la distinction du visage qu'il devait représenter son marbre non fini et poli comme de l'ébénisterie, est modelé avec une conscience rare, — rare surtout chez les sculpteurs. Il ne s'est pas amusé à arrondir et à lisser les plans de ce visage, sur lequel il y a déjà un peu de la sérène gravité des jeunes filles, et qui tient encore à l'enfance par les proportions. L'artiste a vu la nature avec des yeux d'observateur, il a caressé avec amour les moindres parties de son sujet, et il a fait une chose, très-remarquable à mon avis.

Nous croyons du reste que le buste sera exposé à Bruxelles, et on pourra voir que les œuvres que l'on vient de lire n'ont rien d'exagéré.

E. P.

Dimanche dernier a eu lieu à la salle des conférences du Cercle des arts, une matinée musicale donnée par M. Stéveniers professeur au Conservatoire royal, avec le concours de M^{lle} Sebold et de MM. Corbellin, de Bus, Frédéricx, Porten et Wally.

On y a exécuté le grand *Quintette en sol mineur*, pour deux violons, deux altos et un violoncelle, de Mozart, une sonate de Beethoven, et un *Quintette en mi mineur* de Mendelssohn. M. Corbellin a chanté un air d'Adélaïde, de Beethoven, et un air de Stradilla, avec accompagnement d'orgues. Tous ces morceaux ont été exécutés d'une manière brillante, et chaleureusement applaudis.

Nous saisissons avec empressement cette occasion de féliciter M. Stéveniers qui a si puissamment contribué à répandre à Bruxelles le goût de la grande musique classique, et dont l'inséparable complaisance ne s'est jamais trouvée en défaut chaque fois qu'il s'est agi de prêter le concours de son talent sérieux aux nombreux artistes qui ont donné des fêtes musicales dans le courant de l'hiver.

BÉNÉDICT.

Joseph Boniface est un infatigable lutteur, la nouvelle brochure : *Le Frère quêteur* est digne en tout point de ses aînés. Par le sujet, ses œuvres ne sont pas du domaine de notre critique, et cependant j'aime à en parler à cause du talent d'écrivain qu'elles révèlent.

Je me figure que Boniface est l'enfant terrible de son parti; il ose dire ce que les autres pensent, et ce qu'ils taisent pour ne pas effrayer les âmes timorées. Chez lui, pas de circonlocution, pas de réticences; il est absolu et carré, c'est ce qui donne à son style une rare énergie. Il ne marche pas à la suite de l'opinion,

amené au corps de garde en compagnie de sa moitié, une grande perche sournoise et méchante, qui ent le genièvre, et dont la bouche ne peut s'ouvrir que pour lâcher des invectives. Ils ont là tous deux, côte à côte, hypocritement penauds, tout prêts à jurer qu'ils sont doux comme des agneaux. — et que s'ils ont souvent troublé leurs voisins par des bruits caractéristiques, on ne peut guère les en punir : — ils dansaient, ou ils chantaient. On voit bien pourtant que cette grande faïnéante est souvent froissée par les indécidables de son homme. — elle pourrait même sans doute montrer des marques non équivoques de ses attouchements. Ah! la mauvaise canaille! Et comme il est bien accouplé! Les deux personnages sont superbes de vérité; je ne les oublierai jamais.

Les soldats du poste, groupés autour de ce couple, raillent et se divertissent : la police, pour être sévèrement faite, n'en est pas plus morose.

A propos de ce dessin, qu'on me permette d'ouvrir encore une parenthèse.

Le peuple français est un peuple très-spirituel. Chacun le sait. Ses œuvres en font foi; puis, il l'a assez crié lui-même sur tous les tons et par tous les moyens que lui a offerts la publicité. Il ne faut que citer MM. Alph. Karr, Alf. de Musset, Octave Feuillet, Murger, pour se souvenir de tant d'œuvres ravissantes qui ont été lues par tous ceux qui s'occupent un peu de littérature.

Comment se fait-il que l'esprit français, si commun dans le domaine littéraire, soit si rare dans les œuvres des peintres? Je me suis posé cette question en parcourant les galeries de l'Exposition universelle des beaux-arts en 1855. J'ai cherché dans l'école française un représentant de l'esprit; je ne l'ai pas trouvé. M. Meissonnier peint avec esprit, — mais ses sujets n'ont aucun fond spirituel : ce sont de petits hommes bien assis, bien plantés, bien dessinés, admirablement peints, mais — d'ordinaire. — ils ne signifient pas grand-chose. Les petits tableaux de MM. Chavet et Fauvelet sont de la même école matérielle. Je réfléchis en vain. — je ne me souviens pas que l'œuvre d'un artiste français m'ait fait dire : — Voilà qui est spirituel.

Ah! pardon, — je trouve un homme : M. Hamon. Celui-là fait des tableaux où l'esprit est répandu comme la lumière sur le sol. Souvenez-vous de : *Ma Sœur n'y est pas*, des *Orphelines*, de *Ce n'est pas moi!* Mais ce n'est pas de l'esprit français, — selon moi; c'est un parfum de l'antiquité, un souvenir de la Grèce et de la lecture de *Daphnis et Chloé*.

Les Anglais et les Allemands, au contraire, avaient beaucoup de représentants de leur esprit national. Nous connaissons les Allemands : c'est Knauss, un des réalistes les plus fins, les plus profonds de l'époque; c'est Hazenklever, dont les compositions joviales excitent le fou rire; etc.

Je ne citerai qu'un nom anglais : M. Mulready. Je n'ai pu retenir le nom des autres. Tous ceux qui ont vu à l'Exposition universelle *le Loup et l'Agneau* du peintre anglais, n'auront point oublié cette toile véritablement hors ligne, et dont les qualités arrivaient presque à la perfection.

Il n'y a donc pas encore, à Paris, parmi les peintres, de représentants de l'esprit français. Nous, nous avons M. Madou, — et notre part est belle. C'est bien un esprit flamand, calme et sobre, sans grimace, sans prétention, sans clinquant surtout. — Si, en France, il y a un homme à citer, c'est M. Gustave Doré; mais je n'ai vu de lui que des dessins d'illustration; puis, M. Gustave Doré, par la fantaisie sombre de son esprit et par ses études, qui trouvent plus souvent le grotesque que le vrai, appartient plutôt au moyen âge qu'au XIX^e siècle.

Je veux cependant finir cet article, déjà trop long sans doute. Je citerai encore, entre les dessins de l'album de M. Madou qui m'ont le plus frappé : — *Une Rixe*, la *Bourrade au balai*, un duel gai comme un éclat de rire; la *Femme de Liégeois*, un *Mari rommé*, un *Bon Enfant*, un *Couple galant*, etc. Toutes ces compositions sont remarquables au même degré que celle que j'ai décrite plus haut; aucune ne dépare l'œuvre du peintre. Je me rappelle encore une vieille femme étudiant un jeu de cartes étalé devant elle, toute seule, sans fond qui dise le lieu où elle se trouve, et qui est un petit chef-d'œuvre de sentiment.

Quel magnifique album de photographies on ferait d'après ces dessins! Ne se trouvera-t-il pas un éditeur assez intelligent pour les répandre dans le public? Hélas! ce serait peut-être une mauvaise spéculation commerciale! — Le goût s'en va. — le bon goût, j'en tends.

E. PITTORE

il la devance, et peut-être ses témérités d'aujourd'hui seront-elles les banalités de demain. Les journaux doivent traiter les questions au point de vue du moment, le véritable écrivain, au contraire, s'exile des luttes de parti pour ne voir que la vérité absolue, il ne s'inspire que de sa conviction.

Comme écrivain, Boniface semble appartenir à une autre époque, peut-être faut-il attribuer cela à ses lectures; je me figure qu'il a une préférence marquée pour Pascal, et qu'il ne cherche jamais ses modèles parmi les contemporains, ce ne sont pas eux qui l'inspirent.

N. T.

*. Aujourd'hui samedi, a lieu la réouverture du Théâtre du Vaudeville sous la direction de M. Delacroix.

On annonce la représentation de *Gentil Bernard* et du *Piano de Berthe*.

Nous ne pouvons encore parler de la troupe, le jeune premier, M. Steyner ainsi que M^{lle} Berthe nous étant inconnus, mais le public doit avoir conservé un bon souvenir de M. Drappier qui a tenu l'emploi de comique dans la troupe de M. Plumkett il y a quelques années.

Nous avons vu avec plaisir le nom de M. Tautin. — M^{lle} Delvallée a également continué à faire partie de la troupe du Vaudeville.

*. Aujourd'hui à midi, dans la salle de la Grande Harmonie, quatrième et dernier concert du Conservatoire royal de musique, sous la direction de M. Fétilis. On y exécutera une symphonie inédite de M. Ferdinand Hiller et l'ouverture ainsi que la musique des deux entr'actes de *Struensee*, de Meyerbeer.

*. Par arrêté royal sont nommés, pour former le jury chargé de juger le concours de composition musicale de 1857, conjointement avec les membres dont la désignation est attribuée à la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique :

MM. Bosselet, Daussoigne-Mébul, Ad. Samuel et Soudre. Les membres désignés par la classe des beaux-arts et qui forment la section permanente du jury sont :

MM. Fétilis père, Ch. Hanssens et Snel.

*. M. Roelants, l'auteur du drame flamand : *Guillaume le Taciturne*, représenté le 30 mars dernier avec tant de succès au théâtre du Parc, vient d'être nommé par S. M. le roi des Pays-Bas chevalier de l'ordre de la Couronne de Cléve.

*. Mardi prochain, 12 mai, aura lieu au Théâtre des Variétés Amusantes une représentation au bénéfice de M. Hubert.

On donnera : *La Fin du Monde*, — *La Perdrix Rouge*, — *Un Bal à Émotions*, et une chansonnette.

M. Monrose et M^{me} Chollet prêteront leur concours à cette représentation.

*. M. Émile Villot, ex-artiste des Variétés de Paris, doit donner dimanche, à l'ancienne salle de la Société d'Harmonie d'Ixelles, une représentation suivie d'un bal.

*. Nous rendrons compte dans un prochain numéro, de la nouvelle pièce représentée aux Variétés amusantes. *La Fin du monde*. Cette œuvre obtient un grand succès.

ANVERS. — On lit dans le *Précurseur* :

Lundi, M. Fétilis a donné une conférence musicale à notre Cercle artistique, littéraire et scientifique.

Le savant et érudit directeur du Conservatoire de Bruxelles a parcouru l'histoire de la musique depuis son origine jusqu'au XVI^e siècle, alors que le père du célèbre Galilée fit pour la première fois l'essai de la musique dramatique et de l'accompagnement instrumental du chant. Il nous a fait entendre à l'appui de son historique si intéressant, quelques spécimens de l'harmonie primitive dite des consonances, un *Ave Maria* de Schomberg, entre autres, qui est d'une facture et d'un sentiment vraiment sublimes.

Il n'est pas de musique moderne qui ait le mérite d'impressionner plus vivement et de se faire acclamer avec plus d'enthousiasme. Mais aussi elle a été rendue dans la perfection par MM. Cornelis, Goossens, Bauwens et M^{les} Clymans, De Aynssa et Mulders. Chacun des morceaux exécutés a été couvert d'une triple salve d'applaudissements, et jamais, on peut le dire, conférence n'a obtenu un succès plus complet et plus unanime.

*. On lit dans la *Revue de Namur* : Voici une grande et heureuse nouvelle : M^{me} Marie Cabel, l'illustre cantatrice de l'Opéra-Comique, en ce moment en Belgique, consent à donner sur notre théâtre une représentation, avec le concours de la troupe de Liège.

Elle chantera la *Fille du Régiment*, un de ses triomphes. Nous ferons connaître ultérieurement le jour, d'ailleurs prochain, de cette solennité.

L'abondance des matières nous force à remettre au numéro prochain une correspondance de Dinant.

ÉTRANGER.

PARIS. — La première représentation de la nouvelle pièce de Léon Gozlan, *la Famille Lambert*, a eu lieu au Vaudeville avec un succès incontesté. L'auteur ne s'est pas contenté de donner une

nouvelle preuve de la souplesse de son talent et de la finesse de son esprit — *La Famille Lambert* est une œuvre consciencieuse, une étude régulière et complète, pleine de charme et de poésie. Le dialogue est net, élégant, spirituel.

M. Lafont, M^{me} Pargueil, M. et M^{me} Lagrange ont montré une intelligence supérieure dans l'interprétation de cette œuvre qui a été exécutée avec un ensemble bien rapproché de la perfection.

*. Le jury d'admission et de récompenses des œuvres d'art envoyées à l'Exposition de 1857 a déclaré, dans la première séance de ses réunions, et à l'unanimité, renoncer pour chacun de ses membres à la médaille d'honneur de la valeur de 4,000 francs que le règlement destine à l'artiste qui se sera fait remarquer entre tous, dans cette Exposition, par un ouvrage d'un mérite éclatant. En conséquence, la médaille d'honneur est réservée à celui des autres exposants que le jury aura reconnu le plus digne.

*. M. Victor Séjour vient de donner à l'Odéon un nouvel ouvrage, *André Gérard*, composé spécialement pour le talent de Frédéric Lemaître.

A la fin du drame, le personnage principal meurt par suite de la rupture d'un vaisseau.

Espérons pour l'auteur que le vaisseau d'*André Gérard* aura le même succès que son aîné, le vaisseau du *Fils de la Nuit*.

*. A l'hôtel des commissaires priseurs, rue Drouot, aura lieu jeudi 14 mai, à 3 heures, une vente de tableaux français ; — on remarque au catalogue les noms de MM. Bellangé, Couturier, Decamps, E. Delacroix, Diaz, A. de Dreux, Troyon, Jadin, etc. Les tableaux seront visibles le mardi et le mercredi.

*. Henri Vieuxtemps est à Paris et il ne quittera pas la capitale sans avoir donné un ou deux concerts.

*. Le 5 mai, les Bouffes-Parisiens ont représenté une opérette nouvelle, *l'Opéra aux fenêtres*, musique de M. Gastinel.

*. M^{me} Theresa Milanollo, la célèbre violoniste, vient d'épouser M. Th. Parmentier, capitaine du génie, aide de camp du général Niel, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de l'ordre du Medjidie.

AIX-LA-CHAPELLE. — On lit dans le *Guide musical* :

Voici le programme complet du festival rhénan. *Première journée*, 31 mai. *Die Weihe des Hauses*, ouverture de Beethoven, op. 124. *Le Messie*, oratorio de Haendel — *Deuxième journée*, 1^{er} juin. Symphonie en ut majeur, de Schubert; cantate de Bach : *Des Sängers Fluch*, cantate de Schumann; poème symphonique de F. Liszt; *l'Enfance de Christ*, de Berlioz. — *Troisième journée*, 2 juin. Concert dans lequel on entendra M^{me} Mayer, cantatrice de Vienne; M^{me} Alberding Thim, contralto d'Amsterdam; M^{me} Dalle Aste, de Darmstadt; M. Schneider, de Leipsick; M. Von Bulow, élève de F. Liszt, jouera un concerto de ce maître pour le piano. M. Singer, violoniste de Weimar, jouera le concerto de Beethoven. M. F. Liszt dirigera tout le festival.

*. Parmi les artistes du Théâtre-Italien de Vienne, M^{mes} Medori, Charton-Demeur et M. Everardi sont en grande faveur.

*. Richard Wagner se propose de créer à Zurich un théâtre pour y faire exécuter les *Nibelungen*, sa fameuse trilogie lyrique dont la représentation complète remplira trois ou quatre soirées.

La mort d'un poète de premier ordre nous impose le devoir de dire quelques mots de ses travaux. Vu l'abondance des matières, nous remettons à dimanche prochain un article de notre collaborateur Pittore sur les œuvres d'Alfred de Musset.

COURRIER DU PRINTEMPS.

De la campagne. — Mgr. le duc de Brabant, Louis XIV et M. de Rovigo. — *Le Télégraphe* et *Uylenspiegel*. — De la moralité. — Alfred de Musset.

Il y a longtemps que je ne vous ai rien écrit, tant j'étais occupé du printemps. — Et maintenant que je me décide à me concentrer lorsque tout s'épand dans la nature rompant écorces, boutons et bourgeons — que je cousens à jeter de l'encre dans les rayons du soleil, la première idée qui me vient c'est de vous parler de ruisseaux et de bois, et des murmures vagues qui bruissent dans les airs et des yeux bleus qui courent, vivants myosotis, dans la feuillée nouvelle.

Vieilles choses, dira-t-on !

Vieilles, non — c'est éternelles qu'il faut dire. Ces mois de printemps, de campagne, de bois, sont comme ceux de Dieu et de femme, si pleins de significations, si abondants en rapports avec tous les atomes

de notre être, qu'il suffit de les apercevoir dans une œuvre littéraire quelconque pour oublier toute idée de critique, et pour accorder à la poésie de l'auteur une influence qui n'appartient souvent qu'au sujet qu'il traite.

Je pense que ceci n'est pas entièrement vrai relativement aux poésies de M^{lle} Amélie Picard que j'envoie à votre appréciation — et que ces essais d'une jeune fille ont un mérite de forme indépendant de celui du sujet.

Il faut cependant bien en venir aux choses du métier ; il faut bien se résoudre à fouiller ces tas de pages noires qui se sont amoncées sur votre table pendant votre absence, pages qui sont à la pensée ce que le papillon mort d'une collection, ce que la fleur desséchée de l'herboriste sont aux papillons vivants et aux fleurs vivantes.

Voici d'abord le *Figaro* de Paris du 7 mai, renfermant la chronique de M. de Rovigo.

M. de Rovigo s'étonne fort de l'inconvénient que M. le duc de Brabant trouve à ressembler à Louis XIV ; il trouverait cette antipathie mieux dirigée contre le régiment. Ma foi, monsieur de Rovigo, si l'on me donnait à choisir entre le meurtrier des protestants et le débauché, entre l'homme qui donnait une fausse couleur de noblesse au vice en l'élevant jusqu'aux hauteurs d'une tyrannie divinisée, et celui qui a déconsidéré cette tyrannie en la traînant dans des lieux ignobles, je préférerais le second, je trouverais Philippe moins funeste et plus utile que Louis.

Au reste, Mgr. le duc de Brabant n'est pas plus Philippe que Louis, et tous les hommes bons et dignes, quelles que soit leur nationalité, applaudiront à cette généreuse répulsion fermement manifestée. Louis XIV c'est le dieu stupide qui a englouti dans son énorme ventre les noms, la gloire et le sang de toute une génération, c'est le nom odieux d'un homme qui a confisqué à son profit une humanité, c'est celui devant lequel le génie et l'héroïsme se sont aplatis au point de se targuer, comme d'une gloire, d'une fidélité de chien. Si M. de Rovigo conserve de la sympathie pour ce dolaïlama, c'est que probablement il écrit sous un régime où la tyrannie n'existe plus que comme un vague souvenir des siècles lointains : il serait bon cependant qu'il consentit, dans l'intérêt du principe, à préférer à Louis XIV, le jeune prince qui, au lieu d'ambitionner un sommet solitaire au milieu d'êtres avilis et muets, ne désire que de marcher vers l'avenir le premier entre ses égaux.

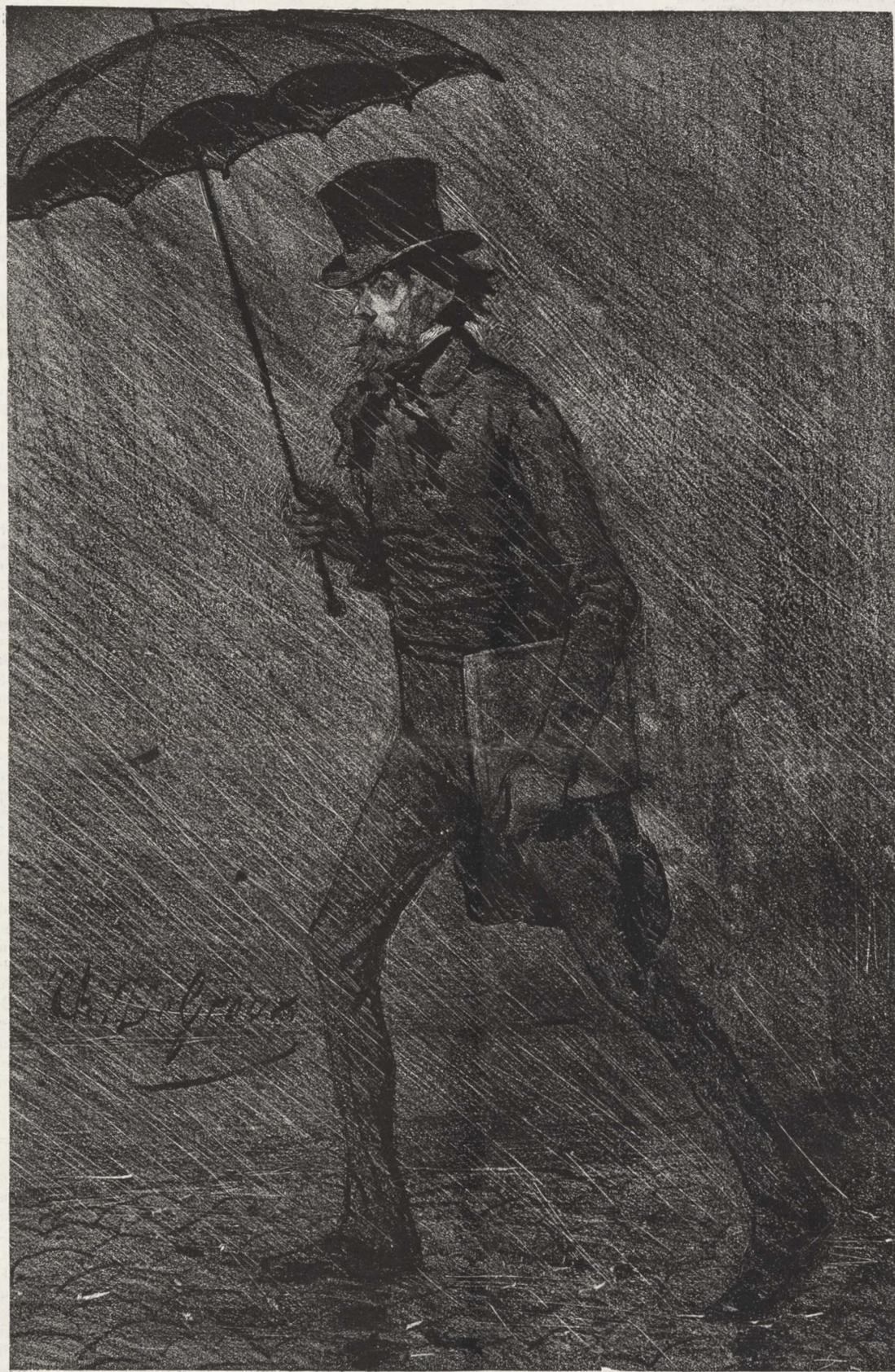
Le Télégraphe de Bruxelles est orné de quelques lignes de diffamation à l'adresse d'*Uylenspiegel*.

L'auteur de cette petite diatribe nous trouve plats et immoraux. Tant pis pour nous ou pour lui. Mais où diable ce monsieur a-t-il trouvé de l'immoralité dans notre texte ou nos dessins ? Son regard pudibond aura-t-il rencontré une femme représentée sans robe, et est-il de ces hommes respectables qui au lieu de considérer le vêtement d'une femme comme un voile qui couvre une chose sainte, comme un écran qui défend une perle, le regardent élagamment comme un couvercle destiné à dérober aux yeux la femme immonde ? Je ne connais, mon cher monsieur, rien d'immoral comme cette idée stupide qui confond avec le mal, avec la fange, ce que Dieu a fait de plus beau, et par conséquent de plus honnête. Au reste libre à vous de mettre des robes de calicot aux vénus de Médicis, libre même à vous de nous traiter de diffamateurs qui ont aboyé contre les plus vénérables gloires de la Belgique, à savoir : MM. le docteur Crommelinckx, Siret et Oppelt.

Vous reprochez aux rédacteurs d'*Uylenspiegel* de signer avec des pseudonymes, et je conviens avec vous qu'ils ont tort, car chacun de leurs articles est hautement avouable. Mais vous, monsieur, vous avez eu parfaitement raison de ne pas signer votre factum; vous avez fait preuve de respect pour votre nom en ne le posant pas sous ce mensonge, sous cette méchanceté, sous cette sottise.

Si nous n'avions d'autre sujet de tristesse que les reproches du *Télégraphe*, nous avouons que nous ne verserions pas une larme. Mais ce qui sera une douleur personnelle pour beaucoup, c'est la mort d'Alfred de Musset. Je dis personnelle, car il est peu de poètes qui aient su se glisser dans le for intérieur des âmes, qui soient parvenus à exprimer les sentiments déposés au fond des cœurs, au même point que le chantre de Rolla et de Namouna. Il y avait longtemps que la douleur

LES MÉTIERS DÉSAGRÉABLES.



Imp. E. Ham, rue des Pierres, 76

Ce pauvre Octave Serinetti! On disait le divin Serinetti au temps de son ut de poitrine, on l'appelle l'hirondelle marine aujourd'hui qu'il court le cachet contre vent et marée.

l'avait flétri, et le printemps venu, il n'a pas voulu attrister le jeune soleil par le spectacle d'un débris : sans se plaindre et sans maigrir, sans affliger les oreilles par les cris de sa détresse, il a rendu à la terre un corps où l'âme ne battait plus depuis plusieurs années. Il était immoral aussi celui-là, au moins d'après les idées du *Télégraphe*. — mais Dieu lui aura pardonné, car jamais il n'a dégoûté une âme ni de la vie, ni de l'amour.

CESLAW KARSKI.

CHRONIQUE MUSICALE.

Théâtre royal de la Monnaie. — M^{me} Cabel. — *L'Étoile du Nord* et *Jaguarita*. — Les chanteurs à roulades. — La troupe de Gand aux Galeries saint Hubert. — *Fanchonnette*. — Le livret. — La partition. — M^{me} Rouvroy. — *Les Dragons de Villars*

Malgré le soleil et la verdure, malgré les séductions champêtres des premiers beaux jours du printemps, depuis le commencement de mai une foule compacte remplit jusqu'au fond des couloirs la salle de la Monnaie. C'est Madame Cabel qui fait au renouveau cette redoutable concurrence, et dont le doux ramage semble défier tous les rossignols d'alentour.

Deux ouvrages importants ont été repris pour les représentations de M^{me} Cabel; *L'Étoile du Nord* et *Jaguarita*. L'exécution de l'œuvre de Meyerbeer s'est ressentie de la précipitation qu'on a mise dans les répétitions.

M. Mengal, dont nous avons eu rarement l'occasion de faire l'éloge, a eu de très-bons moments dans le rôle du caporal Gritzenko; le duo des vivandières a été affreux, grâce à la coopération insolite de M^{lle} Charvet, et l'ouverture a conservé comme l'année dernière ce mouvement trainard en six-huit qui exaspérerait bien certainement Meyerbeer s'il entendait interpréter ainsi sa musique.

M^{me} Cabel, après avoir parfaitement chanté la fin de la romance qui termine le premier acte, n'a point produit dans le second tout l'effet que le public en attendait. Cela tient à la nature du talent de la cantatrice qui, sans rivale peut-être pour les traits et les roulades, ne possède ni l'expression dramatique ni le style que demandent la musique large et les situations où la passion domine. Mais le troisième acte est pour elle un véritable triomphe. Sa voix lutte de légèreté, de souplesse et de douceur avec la flûte, et si on les entendait l'une après l'autre dans la coulisse, bien peu d'auditeurs pourraient dire sans se tromper quelle est la voix, quel est l'instrument.

Après *L'Étoile du Nord*, Madame Cabel a chanté vendredi *Jaguarita* qu'elle a créée à Paris au Théâtre Lyrique. Dussions-nous encourir le reproche de prévention, nous devons avouer que notre attente n'a point été pleinement satisfaite. Ses vocalises sont faites avec une incroyable légèreté, ses roulades s'élancent comme des fusées brillantes, ses trilles sont exécutés avec une netteté parfaite, mais ses intonations ne sont pas toujours d'une justesse irréprochable; mais ces notes suraiguës, ces *contre-mi* qu'elle lance sans effort, avec une audace presque toujours heureuse, se refusent parfois à sortir, et alors ils produisent sur les nerfs cette impression douloureuse que l'on ressent quand la chanterelle du violon se rompt sous l'archet.

Ce qui manque à Madame Cabel pour être une grande artiste dans la véritable acception du mot, au lieu d'être seulement une cantatrice extraordinaire et une voix comme on n'en trouve pas, c'est l'art, si estimé, si nécessaire autrefois, de poser la voix, d'éviter les chevrottements qui font trembler les notes soutenues, c'est le style sans lequel l'interprétation de la grande musique dramatique est une entreprise téméraire.

Sans doute les qualités que M^{me} Cabel réunit aujourd'hui, sont largement suffisantes pour lui assurer partout des succès éclatants; mais elle aurait droit à toute la reconnaissance des amis de la bonne et grande musique, si elle renonçait aux tours de force qu'elle exécute avec une si merveilleuse facilité, et si après avoir répandu le goût de ces gargonillades éperduës qui ont donné naissance à *Jaguarita* et au *Bijou Perdu*, elle ramenait l'opéra comique moderne dans la voie dont il n'aurait pas dû sortir. C'est une belle et noble mission que celle-là, et M^{me} Cabel peut la remplir.

Pour en revenir à *Jaguarita*, l'œuvre d'Halévy a été très-convenablement rendue; chacun s'est vaillamment tiré d'affaire, à l'exception de M. Fay, qui est décidément impossible sur notre scène.

— Pendant que la foule remplit les coffres du directeur du théâtre de la Monnaie, celui des Galeries Saint-Hubert fait de son côté de fructueuses recettes; les représentations de la troupe de Gand sont très-suívies, et jusqu'ici le choix des opéras représentés et l'exécution elle-même, justifient cet empressement du public.

Les représentations de la troupe de M. d'Harcourt, ont commencé par *Fanchonnette*, de Clapissou, paroles de MM. de Saint-Georges et Leuwen. Voici ce que c'est que *Fanchonnette*.

Il y avait une fois un prince charmant, — Gaston de Listenay, qui, déshérité par un oncle dénaturé au profit d'une aventurière, n'avait pour toute fortune qu'une sous-lieutenance au régiment de Royal-Champagne, et la protection d'une fée bienfaisante.

Menez donc un train de prince avec la paie d'un sous-lieutenant, surtout quand le lansquenet et le pharaon absorbent le plus clair de votre solde! Heureusement pour le prince charmant, chaque fois qu'il s'est laissé détrousser par quelque fâcheux coup de dés, sa providence anonyme lui envoie, par l'intermédiaire d'un vieux bon homme plus avare de paroles que le Grimaud des *Trois Mousquetaires*, de quoi réparer les brèches de sa fortune.

D'où lui viennent ces secours inespérés, c'est un mystère que Gaston n'a jamais pu déchiffrer. Le seul renseignement qu'il ait pu tirer du fantastique messager, — qu'il a surnommé le *père bonheur*, — c'est que ces libéralités lui viennent d'une vieille tante mésalliée à la Havane en épousant un croquant plusieurs fois millionnaire, lequel croquant s'est empressé de déceider pour ne point gêner la noble dame.

Le prince charmant n'est pas seulement un peu hrelandier, il a encore un autre défaut, la curiosité; et un beau soir qu'il avait voulu suivre d'un œil trop curieux les allures ambiguës d'un certain duc d'Apuntador, ce dernier l'invita à une promenade, pendant laquelle le prince charmant se trouva proprement embroché au bout de l'épée du duc.

Mais sa fée avait l'œil ouvert sur lui. Une chanteuse des rues, Fanchonnette, (une cousine de *Fanchon la Vielleuse*) trouva le pauvre Gaston baigné dans son sang, mais respirant encore, le recueillit, le soigna, le veilla, tant et si bien que le prince charmant ne tarda pas à se trouver sur pied.

Or, voyez comme tout s'enchaîne :

Ce duc d'Apuntador trempait dans la conspiration de Cellamare en faveur du duc du Maine, et avait embauché un certain Bois-Joly, financier richissime mais fort bête, — selon les traditions de la finance — dont il voulait épouser la fille, pour ruoler son blason lamentablement désargenté. Cette fille était adorée de Gaston qui l'avait rencontrée au fond d'une rivière, où elle se noyait sans y prendre garde; de son côté, Gaston était adoré en secret de Fanchonnette, laquelle était adorée d'un écrivain public, garçon niais et candide comme son nom, lequel rimait force acrostiches en l'honneur de son idole.

Et voyez à quoi tient la destinée des empires : *L'Apuntador* en question employait précisément pour copier les pièces compromettantes de sa conspiration l'écrivain public aux acrostiches qui n'y comprenait rien, attendu qu'elles étaient écrites en espagnol. Mais un jour, au lieu de remettre à Fanchonnette son acrostiche du matin, il lui offrit sans le savoir le plan de la conspiration, tandis que le signor Apuntador empochait les poésies amoureuses destinées à la chantense des rues. Celle-ci, tout naturellement, sait l'espagnol, et aussitôt son plan est fait :

Elle menace les deux traîtres de les dénoncer au régent, force le duc à renoncer à la main d'Helène, la marie au prince de Listenay, se déguise en tante d'outremer pour rendre à Gaston la fortune que l'oncle dénaturé avait léguée à la chanteuse dont les accents avaient charmé ses oreilles de mélomane enragé, et reprend gaiement ses chansons sans avoir laissé soupçonner au prince Charmant l'amour que son cœur lui avait voué.

Quant au marquis, il regagne la frontière en emportant par mégarde la voiture du banquier et deux cent mille francs qui s'y trouvaient.

Je ne vous ferai pas l'injure de vous expliquer comme quoi la fée, la tante de la Havane et Fanchonnette, ne sont qu'une seule et même personne; vous l'avez deviné dès le commencement.

On le voit, le poème de *Fanchonnette* ne brille point par la vraisemblance; mais il est reçu depuis longtemps que les opéras-comiques peuvent sans inconvénient être un heureux mélange d'in vraisemblances et d'absurdités. Seulement, on avait jugé nécessaire jusqu'à ce jour, d'y ajouter quelque peu d'esprit pour condiment. MM. Saint-

Georges et de Leuwen ont pensé pouvoir faire l'économie de cet assaisonnement. Quelques plaisanteries rances, quelques mots moisis, quelques pointes émoussées depuis 1815, voilà tout le sel dont ces messieurs ont cru devoir faire la dépense.

Mais tant la prose de MM. de Saint-Georges et Leuwen est plate et vulgaire, autant la musique de M. Clapissou est vive, légère et spirituelle.

La partition renferme peu de morceaux d'ensemble; quelques chœurs, deux duos, un trio un autre petit trio plus vivement mené, et un assez grand nombre d'airs et de romances; mais tout cela est vif, piquant, plein de jeunesse et de fraîcheur.

Nous ne ferons pas une analyse détaillée de la partition, l'espace qui nous reste ne nous le permet point, nous nous contenterons de signaler les morceaux les plus dignes d'être cités :

L'ouverture est jolie, surtout au début. Les couplets de Listenay : *Elle était là pâle et tremblante*, sont finement écrits, d'une coupe gracieuse, et soutenus par une orchestration charmante.

Nous n'aimons pas autant ceux qui commencent par ces mots : *Colonel, je suis colonel*, dont la coupe est moins neuve.

La romance de Fanchonnette : *Allons mon pauvre cœur, silence*, sont ravissants; c'est une mélodie poétique, d'un caractère tendre, rêveur, et plein de charme, et M^{me} Rouvroy la chante fort bien.

Les couplets *Fanchonnette vous chansonnerez* sont d'un naturel parfait, d'une franchise des plus heureuses, et d'un dessin excellent. C'est un morceau destiné à devenir populaire, et auquel on ne pourrait sans être injuste, faire le reproche de vulgarité si bien mérité par la *Ronde des Fraises* que les orgues de barbarie gémissent depuis tantôt quatre ans.

Nous ne parlerons pas des airs de ballet qui manquent de grâce et de légèreté; mais le second acte renferme encore un Noël d'une allure vive et piquante; et au troisième, il y a un duo entre Listenay et Fanchonnette déguisée en vieille, dont on ne saurait dire trop de bien. C'est écrit avec une finesse, un esprit, une distinction qui méritent les plus grands éloges.

Nous allons oublier le chœur d'introduction du premier acte, dans lequel l'auteur a enchaîné les cris de tous les marchands ambulants du boulevard et des paillasses de la foire. Cela est d'un effet piquant et original; nous aurions seulement voulu que tous ces épisodes fussent reliés entre eux par quelque mélodie de l'orchestre qui donnât de l'unité au morceau.

En résumé la nouvelle partition de M. Clapissou est fort jolie, et nous devons savoir gré à M. d'Harcourt de nous l'avoir fait entendre.

Quant à l'exécution, il est bon de faire observer qu'il ne faut pas juger les artistes du théâtre de Gand avec la même sévérité que ceux du Théâtre de la Monnaie, attendu que les premiers n'ont pas eu à se soumettre devant le public de Bruxelles aux épreuves par lesquelles doivent passer les seconds avant d'être admis.

Ces réserves faites, l'exécution de l'opéra de M. Clapissou a été convenable; M^{me} Rouvroy, dont la voix s'est raffermie sensiblement depuis qu'elle a quitté notre scène, chante avec beaucoup de talent le rôle de Fanchonnette. Certaines notes élevées sont peut-être un peu dures, mais elle rachète amplement ce léger défaut par le goût, l'expression toujours juste et le sentiment profond qu'elle déploie dans la création de ce rôle difficile. Les réclames anticipées ne mentaient point en disant que les abonnés du Théâtre-Royal auraient été fort heureux de voir M^{me} Rouvroy tenir l'emploi de chanteuse légère pendant la saison qui va finir.

Malheureusement pour elle, M^{me} Rouvroy n'a pas été secondée comme elle méritait de l'être; M. Tandau, chargé du rôle de Gaston de Listenay, s'est assez heureusement acquitté de sa tâche, mais nous ne pouvons en dire autant des autres personnages.

L'orchestre, comme cela arrive presque toujours lorsqu'il est composé d'éléments divers, a laissé bien des choses à désirer, malgré l'habileté de son chef, M. Fischer. Mais nous l'avons dit, on ne peut attendre d'instrumentistes rassemblés à la hâte, la perfection que nous demandons à l'orchestre du Théâtre Royal.

Parmi les artistes du Théâtre de Gand nous avons retrouvé encore une ancienne connaissance du public de Bruxelles, M^{lle} Bertin, dont la danse est correcte et gracieuse.

Nous rendrons compte prochainement des *Dragons de Villars*, de M. Maillard, exécutés pour la première fois jeudi dernier avec un succès qui surpasse celui de *Fanchonnette*.

BÉNÉDICT.

HISTOIRE DES STEPPES.

Il y a longtemps de cela, j'ai lu un recueil d'histoires écrites par Sadyk pacha, avant qu'il eût échangé la croix contre le croissant. J'en rapporterai ici une, avec autant d'exactitude que ma mémoire me le rappellera.

L'HOMME EXTRAORDINAIRE.

I.

Épuisé par une longue chasse, je m'étais couché sur une petite élévation, mon fusil entre les genoux, mon chien à mes côtés. Le soleil dardait d'aplomb des rayons brûlants, dont la chaleur augmentait encore l'état d'affaiblissement dans lequel la lassitude m'avait mis : un demi-soleil emplissait mon cerveau d'idées vagues et d'images fugitives. Le bourdonnement d'une myriade de mouches berçait mon assoupissement par une harmonie molle et fantastique; mes yeux à demi-ouverts voyaient s'étendre en formes vastes et capricieuses ma maison blanche qui riait à l'extrémité de l'horizon bleu — et je me sentais dissoudre dans cet anéantissement plein de rêves qui fait les délices du brahmane hindou.

Tout à coup des pas lourds et rapides interrompirent mon extase.

Je me soulevai à demi et j'aperçus passer comme un trait un grand bœuf blanc, poursuivi par un puissant cheval tatar que montait un cavalier colossal, singulièrement accouré et tenant une lance en arrêt.

Arrivé près de moi, il arrêta subitement son cheval dont il tourna la tête de mon côté, et redressa sa lance. Après quoi, il prit à sa ceinture une latte de bois, comme celle où les paysans de mon pays marquent par des incisions au canif chaque verre d'eau-de-vie qu'ils consomment chez le juif de l'endroit — et tirant un couteau de sa poche il se mit en devoir d'ajouter une entaille aux nombreuses entailles qui déjà garnissaient cet instrument.

Pendant qu'il procédait à cette opération, je contemplais avec stupéfaction son costume où les couleurs se heurtaient comme sur une palette : il portait un pantalon rouge enfoncé dans de larges bottes de maroquin jaune, un cafetan bleu brodé d'or enfermait sa poitrine herculéenne, et jurant avec cet accoutrement turc, un bonnet carré, à la polonaise, s'asseyait fièrement sur le côté droit de sa large tête chauve. D'immenses moustaches blanches lui tombaient à deux pouces au-dessous du menton soigneusement rasé; son œil bleu était fixe et menaçant, une panoplie complète de carabines, de pistolets et de sabres garnissait ses épaules, sa ceinture et sa selle.

Je finis par me rappeler qu'il existait quelque part à une douzaine de lieues de mon village un gentilhomme fou, qui passait sa vie à détruire les monstres, à sauver les opprimés et à rechercher la pierre philosophale : le portrait physique qu'on m'en avait fait coïncidait parfaitement avec l'extérieur du géant que j'avais devant moi, et bientôt je n'eus plus de doute en entendant l'étrange cavalier marmotter entre ses dents :

— Encore un fléau, sinon détruit, au moins chassé de ces campagnes effrayées.

Ce disant, il remit sa latte à sa ceinture, son couteau dans sa poche et s'assujétit vigoureusement à sa selle. au point de faire plier l'énorme coursier; alors, étendant la main gauche vers moi, il me dit d'une voix accentuée et sonore :

— Je ne sais, mon cher monsieur, si vous m'avez déjà vu, mais à coup sûr, vous me connaissez de réputation : — Je suis le serviteur de Dieu, la terreur des monstres, la providence des faibles, celui qui voit dans la nuit, qui marche sur les eaux, qui nage dans le sang des batailles, comme la sarcelle dans l'étang. Je suis plus fort que Samson et qu'Hercule, plus sage que Salomon; — je détermine à l'œil nu les orbites, la grandeur et le poids des astres, — je suis tout et je puis tout. Astronome comme Copernic ne l'a pas été, — plus grand militaire que César, plus profond philosophe qu'Aristote, cuisinier comme on n'en trouve pas à Paris, couturière incomparable, blanchisseuse comme Berlin n'en possède pas, meilleur hottier que tous les bottiers de Varsovie, le plus grand des poètes, le plus habile des chasseurs, grammairien, médecin, chirurgien, légiste, accoucheur, illustre entre tous, je suis ce que personne n'a été et ce que personne ne sera, je suis Vladimir Vladimirovitch, prêt à vous venir en aide, mon cher monsieur, si vous me demandez quelque chose de juste.

Et il me fixa comme s'il attendait une réponse. Je le remerciai avec les marques de la plus profonde admiration, et, curieux de le mieux connaître, je l'invitai à venir dîner avec moi. Il se prêta de bonne grâce à ma prière, et pour marcher de concert avec moi, il mit au pas son fougueux tatar.

II.

Depuis quelque temps se trouvait chez moi un Français que le sort avait poussé jusque dans nos steppes. C'était un maigre petit homme, professeur de littérature, de philosophie et de danse, et que j'hébergeais avec plaisir à cause de son amusante façon.

Je me souviendrai toujours que l'ayant mené chez un mien oncle, il commença vers la fin du dîner de longs discours sur la politique, offrant de civiliser notre pays barbare, et de le constituer suivant les principes de J. J. Rousseau et de Voltaire. Il ne pouvait assez s'étonner des retards que nous mettions à chasser nos tyrans russes, et déclara être prêt, sans peur de la prison ni de la Sibérie, à commencer l'œuvre de la libération.

Mon oncle, vieux gentilhomme qui détestait l'étranger et les changements de tout l'amour qu'il portait à son pays et à ses ancêtres, se contenta de sourire ironiquement.

Le lendemain, un officier de police, accompagné de quelque Cosaques, entra dans l'appartement du Français, et, d'une voix brève, lui ordonna de le suivre.

Le malheureux danseur se revint de ses déclamations de la veille et suivit, pâle et défait, le sinistre messager.

Une kibitka attendait dans la cour; des toiles la pouvaient fermer hermétiquement. On y hissa le pauvre diable à demi évanoui, on rejoignit les toiles, et l'officier s'écria :

— Route de Tobolsk !

Et la voiture partit comme un trait, et le bruit des fers des chevaux cosaques retentit comme un glas de mort dans le cœur du misérable. Trois jour, et trois nuits, la voiture courut sur le chemin de l'exil glacé et éternel : un vent de plus en plus froid engouffrait sous la toile comme un soufflé sorti des mines ouraliennes; et, excepté cette brise continuelle, on n'entendait que les cris gutturaux des Cosaques excitant leurs montures. Chaque matin, une main rude glissait sur la toile de la kibitka un morceau de pain et une cruche d'eau, — auxquels le condamné ne touchait point, — et quand enfin le véhicule s'arrêta, et qu'on en retira le maître de danse, celui-ci était raide et figé comme un corps de ces mammoth au milieu desquels il devait désormais passer sa vie. Il tomba sur le sol comme une masse inerte, — et puis entr'ouvrit des yeux atones sur les spectres glacés qui sans doute l'entouraient.... Un faible cri sortit de sa poitrine oppressée, — une légère rougeur monta sur son visage livide — une espèce de sourire écarta convulsivement ses lèvres — et il s'évanouit. — Mon onde et ses hôtes, qui l'entouraient, lui frottèrent les tempes de rhum, et le firent porter dans un lit où il se retrouva le lendemain bien portant, mais tout honteux, n'ayant pas eu grand-peine à deviner que son voyage en Asie n'avait été qu'une course dans les environs du village.

III.

Vladimir Vladimirovitch voulut bien, à son entrée dans la salle, se dépouiller d'une partie de sa panoplie : il baisa galamment la main aux dames, et prit place à table dans une pose recueillie et solennelle. Il se mit à parler avec emphase de ses travaux guerriers et de ses travaux scientifiques : il expliqua l'origine des diverses qualifications qu'il se donnait, comme : *Le grand exorciste, le tueur de monstres, le navigateur céleste*, etc.

Tout le monde l'écoutait en silence, sauf le Français qui l'interrompait par une foule de plaisanteries destinées à égayer la société aux dépens du fou. — Celui-ci parut d'abord ne s'apercevoir de rien; je remarquais cependant que son œil se fixait de plus en plus acéré, de plus en plus étincelant sur l'insolent railleur.

Tout à coup, à un dernier lazzi qui l'atteignait dans sa gloire d'exorciste, le héros se leva, et demandant pardon aux dames de sa colère trop légitime, il apostropha son contradicteur d'une voix tonnante, et lui demanda réparation par les armes, sous peine de le broyer sous ses talons.

Le danseur nous regarda pour voir l'effet que cette sortie avait exercé sur nous; — mais, à son grand étonnement, au lieu de rire, il n'aperçut sur nos visages qu'une gravité froide et recueillie.

On prit Vladimirovitch à part, sous prétexte de le

calmer, et après un quart d'heure de pourparlers inutiles, on vint dire au danseur, qu'il n'y avait aucun moyen d'arrangement à l'amiable, et qu'il n'était pas décent à lui, homme d'esprit et de lettres, de laisser planer quelques doutes sur son énergie. Nous lui conseillâmes au reste de choisir le pistolet pour égaliser des chances qui seraient toutes à l'avantage de Vladimirovitch si l'on choisissait le sabre, l'épée ou la lance.

Le malheureux danseur écoutait la bouche grande ouverte, l'œil pétrifié d'étonnement; il se laissa mettre à la main un pistolet qui, de même que celui de son antagoniste, n'avait été chargé qu'à poudre, et on les plaça aux coins opposés du salon.

Les deux coups de feu partirent en même temps : Vladimirovitch s'approcha d'un pas majestueux de son adversaire qui venait de tomber inanimé, et le saisissant au collet, le brandit un instant, le souleva à sa hauteur, et puis le laissa retomber en criant : Sante, baladin ! Le tué se redressa en faisant un saut comme jamais peut-être il n'en avait fait en dansant.

Quant à Vladimirovitch, il faisait une nouvelle entaille à sa latte, et annonçait que désormais il ajoutait à ses titres celui de : *Résurrecteur des morts*.

CESLAW KARSKI.

ZIGZAGS.

Le Télégraphe nous accuse de calomnier les noms les plus respectables de la Belgique. *Le Télégraphe* sait-il bien ce que le mot calomnie veut dire ? Je ne le renverrai pas au dictionnaire de l'Académie qui arrête au mot *Affligé*, mais un homme de loi pourrait lui donner la signification juridique du mot *Calomnie*. Je soupçonne *Le Télégraphe* d'une grande déférence pour l'opinion de l'Académie..... de Belgique.

Si Le Télégraphe ignore ce qui constitue la calomnie, je suis tenté de croire qu'il ne connaît pas davantage les noms les plus respectables de la Belgique; de qui veut-il parler ? Est-ce de M. Josse Sacré, de M. Siret ou de M. Crommelinckx ? De grâce, une explication.

Lors des visites que le grand-duc Constantin fit aux diverses casernes de Paris, il entendit donner des ordres par un capitaine qui avait l'accent allemand très-prononcé, il s'approcha de lui et dit : « Monsieur est sans doute officier étranger ? — Pardon, monseigneur, répondit le capitaine : je suis officier de semaine. »

Uylenspiegel met au concours l'éloge de MM. Josse Sacré, Siret et Crommelinckx, le vainqueur recevra une blague. — Donnant, donnant.

L'autre jour, Tautin versait ses chagrins dans l'âme candide de M^{me} Desroches et s'exprimait ainsi : « Je ne sais que faire, je dois aller dîner en ville et mon pantalon noir est troué. — Retourne-le, dit M^{me} Desroches, on n'y verra rien. »

Je prévien *Le Télégraphe* que le zigzag qui précède est une pure calomnie. Sacré, Siret, Crommelinck, priez pour moi.

César Caporati, poète de Modène, très-pauvre, très-malheureux et que le guignon semblait poursuivre, disait souvent : « Si le hasard avait fait de moi un chapelier, je erois que Dieu aurait créé tous les hommes sans tête. » Je regrette que le fait ne se présente pas de nos jours, les feuilletons du *Télégraphe* seraient alors appréciés à leur juste valeur.

Pour ne pas devenir trop vite vieux il faut s'entourer toujours de jeunes gens et de jeunes livres : c'est un préservatif comme la peau du chat contre la goutte.

N. B. Sont exceptés les jeunes livres de MM. Siret et Oppelt.

Ceci se passait pendant un incendie : « Colonel, colonel, le magasin à poudre vient de sauter, tout est en feu ! Que faut-il faire ? — Envoyez huit jours d'arrêt à l'officier de service pour avoir négligé de nous prévenir. »

Je n'ai pas entendu le colloque suivant dans les coulisses du Théâtre de la Monnaie :

— Arrivez donc, Borsary, vous êtes en retard d'un gros quart d'heure; on n'attend que vous pour commencer.

— J'ai couru cependant, j'en suis encore tout essoufflé.

— Il fallait prendre une voiture.

— Je n'aurais jamais su y entrer.

— Il fallait en prendre deux.

Le zigzag ci-dessus contient des calomnies; il n'est pas vrai que le régisseur ait dit: « Il fallait en prendre deux. » Il a dit: « Il fallait prendre un omnibus. » Je profite de la circonstance pour annoncer que l'autre soir, aux *Mille Colonnes*, nous avons décidé qu'à l'avenir le double six s'appellerait Borsary.

L'ancien philosophe Hermès-Trismégiste définit ainsi la toute présence de Dieu: *Deus est circulus, cujus centrum est ubique, circumferentia nusquam.* Dieu est un cercle, dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

A première vue on ne découvre aucune calomnie dans les trois lignes qui précèdent, et cependant elles en sont saturées. A l'aide de l'appareil de Marsh on peut en extraire une dose suffisante pour suffoquer un académicien belge.

Quelle singulière décoration ce chien porte-t-il donc à son cou? — C'est une médaille d'honneur qu'il a obtenue dernièrement. — Comment cela? — Il a sauvé la vie à son maître en chassant le médecin du chevet de son lit.

Ceci est une calomnie contre les médecins. Si le docteur Crommelinck lit ces lignes il s'arrachera plusieurs poignées de cheveux qu'il enverra à M. Siret comme gage d'estime et d'affection. — M. Siret lui enverra par contre celle de ses œuvres qui contient en guise de préface une lettre de Victor Hugo, *cliché* n° 7. (Voir le *Figaro*.)

M. le comte C..., qui demeure dans le bas de la ville, aime beaucoup à se promener le matin; malheureusement il est frioleux et il fait encore froid aux premières heures du jour; aussi a-t-il résolu d'aller habiter au quartier Léopold qui est situé au levant. Il fait plus chaud là que rue du Pont-Neuf, dit-il, on est plus près du soleil.

Le conseil échevinal de Bruxelles, vient de faire afficher l'avis suivant:

AVIS.

Afin de faciliter et d'accélérer la construction d'égouts publics, l'interruption de la circulation des voitures sera interrompue, etc., etc.

Espérons que cette interruption interrompue va donner un nouvel élan à la circulation. Je me permettrai seulement de faire remarquer, sans vouloir enlommer personne cependant, que depuis la malheureuse question du pousse-cul, les avis du conseil échevinal laissent à désirer. Je suis certain que la moitié des membres poussent pendant que les autres tirent, et c'est comme cela qu'on arrive à des interruptions interrompues et autres *pataqués* de la même farine.

Sacré, SIRET, Crommelinck, *Ora pro nobis.*

A l'époque de la première révolution française, la comtesse E.... se trouvait un soir au théâtre dans la loge de La Fayette.

Tout à coup une pomme lui fut lancée du parterre. La Fayette entra au même instant. La comtesse ramassa la pomme et la lui tendit en disant: Permettez-moi, monsieur le marquis, de vous présenter un des premiers fruits de notre révolution.

Ces quelques lignes contiennent des calomnies contre la Fayette, contre la marquise E.... et contre la pomme; je ne rétracterai rien cependant, mais je veux bien admettre que la marquise n'aurait pas été si crue si la pomme avait été plus cuite.

Lors des quelques journées de chaleurs que nous avons eues après Pâques, quelques jeunes gens d'Anvers avaient parié de traverser l'Escaut à la nage; l'un d'eux a perdu la gageure d'une singulière façon: il se lança à l'eau, nagea jusqu'aux trois quarts de la largeur du fleuve; sentant alors ses forces s'épuiser, il revint au bord d'où il était parti et s'avoua vaincu (apocryphe).

On dit qu'à l'avenir les feuilletons du *Télégraphe* seront précédés d'une lettre de Victor Hugo. Le poète a douze formules différentes pour féliciter les jeunes écrivains qui lui envoient leurs œuvres. Ils deviennent célèbre *selon la formule*, ce qu'ils ont de commun avec les drogues que prépare l'apothicaire.

Ce dernier mot est une calomnie, j'aurais dû dire: *pharmacie*.

Tous les journaux de la semaine dernière ont annoncé la naissance d'un vingt-neuvième enfant; ils n'ont pas négligé d'ajouter que le père, la mère et l'enfant se portaient bien. Le conseil communal d'Ypres a immédiatement résolu d'offrir la place de suisse de la cathédrale au père de cette nombreuse progéniture. — Tout le monde sait que la population d'Ypres décroît d'une manière effrayante depuis qu'on a retiré la garnison.

C'est bien mal ce que je viens de dire là; d'abord j'insinue que les militaires ont des mœurs légères, et puis je ne crains pas d'ajouter que les jeunes Ypriotes femelles *correspondent* à ces flammes guerrières; si que c'est laid! je me fais horreur; je dois avoir le chapeau de Basile sur la tête.

Voici encore un zigzag plus que badin que je ferais mieux de ne pas insérer, mais bah, pendant que j'y suis:

Le mari d'une actrice fort connue a reçu dernièrement un coup de poignard d'un des adorateurs de sa femme. A cette nouvelle le comique B... s'est écrié avec une réelle honnêteté: Que je plains ce pauvre homme; il a du malheur; si j'avais reçu un coup de poignard de chacun des amants de ma femme, mon corps ressemblerait à un tamis.

Entre deux officiers, à Tervueren, — je retournerais bien à Bruxelles quoiqu'il soit fort tard, mais je ne sais comment. — Prends ton cheval. — Il est si difficile la nuit, il se cabre, il saute, il rue. — Bah! le soir cela ne se voit pas.

M. A... membre de la première Constituante, ne monta qu'une seule fois à la tribune, et il débata par ces mots: Messieurs, l'homme n'est qu'un animal... puis, troublé par l'imposant aspect de l'assemblée, il s'arrêta court. — Un de ses collègues s'écria aussitôt: Le vote pour que ce discours soit imprimé et orné du portrait de l'auteur.

Le *Télégraphe* trouve qu'*Uylenspiegel* n'est qu'un calomniateur, c'est imprimé, il ne me reste plus donc qu'à demander le portrait de l'auteur. Ce courageux écrivain nous reproche de signer nos articles d'un pseudonyme; il n'a pas vu sans doute en tête du journal que chaque rédacteur est responsable de ce qu'il écrit, et que par conséquent nul de nous ne veut se cacher pour ceux qui se croiraient offensés ou blessés. Il y a un moyen d'éviter le reproche de couardise qu'on semble nous faire, c'est de ne pas signer du tout, c'est d'agir comme le correspondant du *Télégraphe*.

Je dis correspondant, parce qu'il n'habite pas Bruxelles, ce qui rend son anonyme encore bien plus loyal, d'autant plus qu'il s'agit, comme on sait, de satisfaire une rancune.

Au moment de clore mes zigzags, je me demande si j'aurai la faiblesse de mettre ici mon pseudonyme, ou bien si m'inspirant des temps héroïques, j'aurai le courage de ne pas signer; que faire?

Ces quelques lignes de points simulent les nombreuses réflexions que j'ai faites, et qui aboutissent à me faire signer lâchement

NOEL TISSERAND.

Lundi dernier a eu lieu à Namur la distribution des prix institués pour la confection des instruments de musique à la Société de Monterceau.

Cette Société, unique en son genre, est, on le sait, composée de quarante membres, ni plus ni moins que l'Académie française. Le cocasse superlatif, voilà son idéal. — Les quarante *molons*, comme les appellent, dans leur idiome coloré, les habitants de Namur, forment un orchestre dont l'effet est impossible à décrire. — Armés de guimbardes, de mirlitons déguisés et contournés par la plus haute fantaisie, et d'instruments fantastiques imaginés par les exécutants eux-mêmes, ils se livrent à un sabbat qui serait infernal s'il n'était surtout étrangement mélodieux...

Il s'agit d'apporter de temps à autre quelque variété dans les instruments des monterceautiens: un concours a donc été ouvert à cet effet, et lundi dernier, M. L. Guillaume, auteur de seize instruments aussi sérieusement utiles, aussi agréables de timbre que bizarres de formes, a été proclamé lauréat, et a reçu du jury une vaste mais légère médaille d'argent, hommage de Monterceau reconnaissant à son ingéniosité patiente.

VICTOR HALLAUX.

EN VENTE CHEZ SCHOTT FRÈRES,

Bruxelles, 28, Montagne de la Cour. — Anvers, 1259, rue Porte aux Vaches. — Londres, SCHOTT et Compagnie. Mayence, les fils de B. SCHOTT.

CHANTS DU SALUT

POUR LE MOIS DE MARIE.

DOUZE MOTTETS

A DEUX OU TROIS VOIX ÉGALES AVEC ACCOMPAGNEMENT D'ORGUE OU D'HARMONIUM.

Composés par P. L. L. BENOIT.

N° 1. AVE MARIA, duettino.

2. O SALUTARIS, duettino et chœur.

5. TANTUM ERGO, solo et chœur.

4. REGINA COELI, solo et chœur.

N° 5. SUB TUUM, solo et chœur.

6. AVE VERUM, duettino et chœur.

7. AGNUS DEI, duettino et chœur.

8. ECCE PANIS, duettino.

N° 9. O CRUX AVE, solo et chœur.

10. ADOREMUS, solo et chœur.

11. INVOLATA, duetto et chœur.

12. S. ALVEREGINA, solo et chœur.

EN VENTE CHEZ J.-B. KATTO

GALERIE DU ROI, 10, A BRUXELLES.

Nouveautés pour chant:

LAUBER. Hélas! je n'ose lui parler. 0 60
Rêve que j'ai cheri. 0 50
MARY. A l'innocence. 0 50
OSCAR. Qui n'entend qu'une cloche. 0 50
Un Tribunal correctionnel. 0 50
Le Petit Berger. 0 50

Piano:

ISTAS. Tourterelle, polka. 0 50
PORTAELS. Souv. de la Zélande, polka. 0 50
ROEGES. Premier nocturne 1 25
SACRE. La Gipsy, polka-mazurka. 0 75

En vente chez F. PARENT, montagne de Sion, 17,

LE CHOIX D'UNE POSITION,

FANTAISIE EN UN ACTE,

Par Emile Leclercq,

1 FR.

UN JOLI VOL. IN-12.

1 FR.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles.